Prix du N° : 0.75 — *N° 3* — *1er Mars 1907*



Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens.

LA ROCHEFOUCAULD.



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110 RUE DE RICHELIEU

PARIS

Prix du N° : 0.75 N° 2 *1er Février 1907*

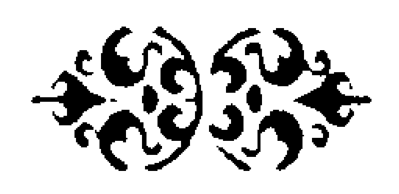
Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

ABONNEMENTS : France... 8 Fr. — Étranger. 9 Fr. | RÉDACTION-ADMINISTRATION 110, Rue Richelieu, Paris

SOMMAIRE :

L'abondance de nos matières nous oblige, à regret, à reporter au prochain numéro des *Forces Mentales*, la suite des « *Mémoires d'un Moraliste* », la belle œuvre psychologique de notre éminent collaborateur, M. Théodule Branche.



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110, Rue Richelieu, Paris.

Prix du N°. 0.75 N° 3 1er Mars 1907



3

Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens

LA ROCHEFOUCAULD.



ÉDITION
des Bureaux d'Études Psychiques
110 RUE DE RICHELIEU
PARIS

Prix du N° : 0.75 — *N° 3* — *1er Mars 1907*

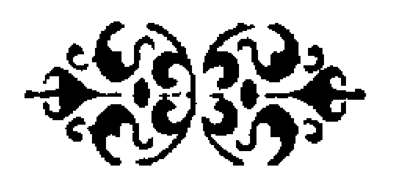
Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

ABONNEMENTS : FRANCE... 8 Fr.
— ÉTRANGER. 9 Fr.

RÉDACTION-ADMINISTRATION
110, RUE RICHELIEU, PARIS

SOMMAIRE :



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110, Rue Richelieu, Paris.

Fous d'hier et fous d'aujourd'hui

Si l'apparition des *Forces mentales* a provoqué, dans le monde qui pense, un véritable enthousiasme, se traduisant chaque jour par une augmentation du nombre de ses abonnés, cette revue a également reçu la critique de quelques plumes, non seulement sceptiques, mais ironiques. Certes, les lettres élogieuses, les remerciements, les expressions de reconnaissance même, que nous recevons quotidiennement, nous sont un très précieux encouragement qui prouve surabondamment, que nous ne faisons pas œuvre creuse et inutile. Mais rien ne pouvait nous être plus sensible, rien ne pouvait nous faire plus honneur, que ce jugement d'esprit prévenu, critique de parti, de routine et d'ignorance.

Il est vrai que les divers titres des *Sciences Psychiques* constituant le sommaire de cette publication, ont conservé — même après un siècle de civilisation scientifiquement éclairée — une terrible odeur de roussi ! *Hypnotisme*, *magnétisme*, *suggestion*, *force pensée*, *alchimie*, *philosophie positive*, est-ce que tout cela ne conduisait pas directement en *Place de Grève* il y a un peu plus de cent ans ? Est-ce que tout cela ne suffisait pas pour se voir au moins décerner sans ambages une *marotte*, ce sceptre du fou ?

Donc, ne nous étonnons pas si, à cette heure encore, de telles études trouvent un écho parmi les gens qui persistent à n'envisager dans cet ordre d'idées, qu'une apologie nouvelle du *surnaturel* et du *merveilleux*. Quel dommage que ces juges ne possèdent pas complètement la hardiesse de leurs senti-

ments à notre égard ! Car on les verrait ajouter volontiers, qu'il n'y a là qu'un effet pitoyable de la *folle du logis*, sorte d'idéologie chimérique poursuivie par un groupe de déments !

Fou ! ! !

Voilà en effet, le grand mot que l'on prononce dès qu'un chercheur s'avise de toucher à quelque chose qui apparaît au prime abord, sous un aspect incompréhensible à la conception de la généralité. Cependant, voyons un peu et de bonne foi, si ce qualificatif n'est pas souvent trop facilement lancé ?

Fous ! peut-être, les disciples de Pyrrhon qui osèrent nier l'existence du temps et de l'espace ? Fou ! Anaxagore déclarant qu'il n'y a pas de mort proprement dite ? Fou, Jean Needham, qui soixante ans avant Lamarck, *quatre vingts ans* avant Darwin, démontre que les substances animales et végétales ont toutes une même origine ? Fou ! Aristote, avançant *mille ans* avant Christophe Colomb, qu'au delà des colonnes d'Héraklès, il y avait un autre monde ? Fou ! aussi Héraclite, lorsqu'il y a *deux mille quatre cents ans*, il définisait l'équivalent mécanique de la chaleur, lois thermodynamiques que James Joules ne devait redécouvrir qu'en 1843 ? Fou ! encore Martin Folckes qui, en 1747, expérimentait publiquement à Londres, la transmission *sans fil* de l'électricité ?

Combien d'autres aliénés du même genre je pourrais encore citer, s'il était nécessaire d'allonger cette énumération ! Décidément il est agréable et flatteur, de se voir classés parmi tous ces intéressants et honorables compagnons de *cabanon* !

Mais cela ne nous troublera pas. Si par ce bref examen du passé, nous envisageons l'avenir, quelles surprises nous sont réservées ? Quelles choses jugées aujourd'hui impossibles et classées par dédain, ou par pitié dans le domaine de l'irréel, seront acceptées demain et révélées au monde comme susceptibles d'applications pratiques et utilitaires ? Quelles découvertes stupéfiantes ne fera-t-on pas ?

Je ne sais plus où j'ai lu qu'il n'y a pas de chemin trop long pour qui marche lentement, pas de tâche ardue, pour qui se prépare patiemment à son exécution. Sans nous hâter,

sans nous inquiéter des rumeurs, continuons donc notre œuvre d'énergie et de moralité humaines ! Montrons à l'homme qu'il peut, par un minutieux examen de sa personnalité, par une observation méthodique des forces qu'il possède accomplir de grands faits, atténuer de grandes douleurs.

Pour atteindre ce but, qu'il sache que point n'est besoin de qualités et de complications surnaturelles. Une chose, une seule, suffit pour la réussite de cette entreprise. C'est l'admiration profonde, le culte sincère de ce double trésor : la SCIENCE et le DEVOIR !

EUGÈNE DEFRANCE.



SPIRITISME

Il est difficile à une Revue s'occupant de sciences psychiques de ne pas parler de Spiritisme.

Le Spiritisme a, depuis quelques années, s'envolant du champ d'expériences où, si longtemps, ses adeptes l'avaient confiné, pris une extension inattendue, tant en France que par tout le Monde Civilisé, extension d'où semble sortir une philosophie, presque une religion nouvelle.

Hâtons-nous de dire que nous n'épousons pas cette doctrine moderne sans contrôle, et que si le spiritisme, auquel nous avons donné de longues heures d'études, depuis quelques mois, nous a, en maintes circonstances, émerveillé jusqu'à faire passer le frisson du miraculeux dans notre moëlle, il nous a apporté, en même temps, les plus amères désillusions.

Nous nous en entretiendrons donc ici en toute indépendance, comme d'une science qu'on se doit d'étudier, à laquelle on ne saurait ne pas apporter la plus grande attention ; mais non en dévot d'un nouveau culte.

***

Nous passerons en revue toutes les expériences qui ont été faites en Spiritisme, libre à chacun d'y ajouter foi ; mais nous indiquerons et examinerons plus à fond celles auxquelles il nous a été donné d'assister par nous-mêmes, les mettant à la portée de tout le monde, afin qu'elles soient un enseignement que tout un chacun puisse contrôler en le pratiquant.

Rien n'est plus élémentaire, plus accessible à tous que de

faire tourner une table, de s'entretenir par son intermédiaire avec l'*Inconnu*. Nous en ferons connaître les moyens. Mais rien n'est plus impossible que de dire, même après des années et des années d'études, si cet « *Inconnu* » appartient bien au monde spirituel, c'est-à-dire à un monde invisible où règnent les Esprits, ainsi que le croient les fervents spirites ; ou bien s'il n'est, comme nous le pensons, que l'effet d'une force intangible, inexpliquée, psychique, en somme et non occulte, force qui émane des hommes et qu'ils parviendront peut-être àanalyser, à utiliser un jour, tels qu'ils emploient l'électricité, sans la connaître, et les Rayons X.

∴

Il serait bien long de faire un historique même succinct du Spiritisme dans cette Revue où la place réservée à cette étude est forcément limitée. Nous renvoyons nos lecteurs pour de plus amples informations à l'ouvrage de M. Max Well, ou aux livres d'Allan Kardec au premier surtout, à cause de son indépendance, qui traitent de vues, à fond la cause dont s'agit. Le Dr Lapponi, médecin des Papes Léon XIII et Pie X; a publié dernièrement, quelques jours avant sa mort(prévue et annoncée, dit-on, par trois médiums différents et qui ne se connaissaient pas, le Dr Lapponi, disons-nous, a écrit également un volume qui vaut d'être consulté, parce qu'écrit par un fervent catholique et approuvé et autorisé par Sa Sainteté Pie X.

∴

« Le Spiritisme, dit Allan Kardec (1), a pour principe les relations du monde matériel avec les Esprits ou êtres du monde invisible ». Les adeptes du Spiritisme se nomment des Spirites.

Si le mot est nouveau, la science, ou pour mieux dire, la pratique du Spiritisme, ne l'est pas, et remonte à la plus haute antiquité. Il semble que de tout temps et dans tous les pays

(1) Le Livre des Esprits, par Allan Kardec (Introduction).

on ait cru à la possibilité des rapports des hommes avec les esprits.

« Chez les brahmines indiens, écrit le Dr Lapponi (1), la lithurgie des temples a toujours eu, et garde aujourd'hui encore pour base, l'évocation des morts et des divinités nationales. C'est surtout aux *fakirs*, appartenant à une classe inférieure de la caste sacerdotale, qu'incombait et qu'incombe aujourd'hui encore la charge des pratiques nécessaires à cette évocation. D'ailleurs, toute la puissance de la caste sacerdotale se fondait, — et se fonde encore, — sur la croyance commune que les membres de cette caste avaient le privilège de pouvoir évoquer les morts et les divinités. »

« Chez les Egyptiens, le commerce avec les esprits entrait pour une grande part dans les pratiques de l'initiation aux mystères. ainsi que dans celles du culte d'Isis et d'Osiris. Les prêtres, les mages et les devins étaient les dépositaires des moyens qui permettaient d'entrer en rapport avec les êtres d'ordre supérieur et avec les âmes des défunts ! »

Il n'est pas douteux que les Hébreus se livrèrent également aux pratiques spirites (2). Non seulement les livres saints parlent souvent de sorciers, de devins, de prédiseurs de l'avenir ; mais l'évocation des morts s'y trouve expressément attestée et condamnée, dit encore le Dr Lapponi, et les sorciers, les devins et autres magiciens de la Bible, tels qu'ils nous sont décrits, correspondent exactement aux *mediums* du spiritisme moderne.

« Dans la Grèce antique, les oracles des morts étaient constamment évoqués ; et les Latins au point de vue du spiritisme continuèrent les Grecs ».

« Le moyen âge était si absolument convaincu de la possibilité du commerce humain avec les esprits que, se fondant sur cette conviction, il condamnait impitoyablement à mort, en plus d'un petit nombre de personnes réellement coupables,

---

(1) Hypnotisme et Spiritisme, par le Dr Lapponi (Perrin et Cie, Edr).

(2) *Ibidem*

une foule de malheureux qui, trompés ou délirants se laissaient soupçonner de sorcellerie (1) ».

J'empiète sur les prérogatives de mon docte ami Eugène Defrance, à qui est réservé exclusivement de parler du passé dans cette Revue. Je n'ai pas sa compétence pour le faire et je lui laisse le privilège de dévoiler aux lecteurs des Forces Mentales quelques uns des très rares documents qu'il possède et de les entretenir de ces temps si éloignés, même en ce qui concerne le sujet que je traite aujourd'hui.

D'ailleurs, ne me suis-je pas défendu de vouloir faire l'historique du spiritisme?

Il était néanmoins indispensable d'effleurer les origines de cette doctrine, ne fût-ce que pour démontrer qu'elle n'est pas sortie d'un seul coup du cerveau des humains qui la pratiquent encore et qu'il n'est pas si ridicule de s'y adonner.

Dans notre prochain article, nous comptons bien entrer dans le vif du sujet et initier nos lecteurs sinon à une science, du moins à des expériences qui sont à la portée de tout le monde et qui peuvent être un très amusant passe temps de société, si l'on ne veut pas les envisager à un point de vue plus élevé.

René d'Héry



(1) Hypnotisme et spiritisme par le Dr Lapponi (Perrin et Cie, Editeurs).

Mémoires d'un Moraliste

MON INSTRUCTION

Je fis la plus grande partie de mes études au domicile paternel. Mon père tenait à conserver la direction de mon développement intellectuel. A ceux qui s'étonnaient que je n'allasse pas au collège où j'aurais aisément obtenu bourse entière, mon père répondait dans son style volontairement imagé :

« Comment! je ne confierais pas à un autre le soin de conduire Voltigeur*, et j'abandonnerais à des inconnus la direction morale de mon enfant! Le premier devoir de la mère est de donner à l'être issu d'elle le lait de ses seins. Le devoir du père est de donner à son fils la moelle de sa pensée. »

Et sur ces mots s'engageait parfois un dialogue que j'ai trouvé noté dans les papiers de mon père. Parmi les personnes qui fréquentaient la maison, se trouvait un professeur de sciences naturelles au collège de Pontoise. Il se nommait Samson, et toute sa personne donnait une sensation de force tranquille et courageuse. Il était athée comme mon père, mais il avait, au point de vue social, des idées tout à fait différentes de celles de son collègue, le professeur de philosophie. Samson réclamait pour l'Etat le mo-

* Voltigeur était un vieux cheval que mon père avait hérité d'un oncle de ma mère ; un cabriolet, comme on n'en voit plus que dans les vieilles estampes, accompagnait le cheval, et nous allions, dans cet équipage, parcourir le dimanche les bords de l'Oise.

nopole de l'enseignement. Rien n'était plus intéressant que de les entendre discuter et parfois disputer. Ces joutes oratoires ont considérablement contribué à la maturation de ma propre philosophie. Je copie textuellement le dialogue.

MON PÈRE

Le devoir du père est de donner à son fils la moelle de sa pensée.

SAMSON

Ta pensée! Es-tu sûr qu'elle vaille d'être transmise?

MON PÈRE

Parbleu!

SAMSON

Et si tu te trompes, pourtant?

MON PÈRE

Moi?

SAMSON

Toi ou un autre, faut-il subir la filiation de l'erreur?

MON PÈRE

La société est-elle exempte d'erreurs? N'y a-t-il pas de célèbres erreurs officielles? Galilée n'avait-il pas raison contre le gouvernement de son pays, contre toute l'humanité? Qui pourra dire, avec une certitude absolue, si la Vérité siège avec la société, ou si elle marche avec l'individu?

SAMSON

Personne. La certitude absolue n'existe pas.

MON PÈRE

Alors, quel droit invoque la société pour s'emparer des enfants, et leur enseigner ce qui peut être l'erreur?

SAMSON

La société ne fait pas de métaphysique. Elle ne se lance pas à la recherche d'un droit, elle le crée. La société est un être organisé. Par instinct, plus même que par logique, elle utilise à son profit toutes les molécules qui la composent. Elle veut vivre, se développer, se conserver, et elle fait servir à ce but tout ce qui la constitue.

MON PÈRE

Pour toi, l'intérêt social prime donc le droit du père de famille?

SAMSON

C'est de toute évidence.

MON PÈRE

L'enfant que j'ai fait, que j'ai nourri, qui n'existerait pas sans moi, ne m'appartient pas!

SAMSON

Il n'existerait pas sans la société; tu n'existerais pas toi-même.

MON PÈRE

Soit! je ne veux pas te chicaner là-dessus. Mais es-tu bien sûr que l'intérêt social soit où tu le places? N'y a-t-il pas un danger à ce que la société, seule éducatrice, passe le même niveau sur toutes les intelligences? L'éducation officielle, enrégimentant, disciplinant tous les cerveaux ne va-t-elle pas tuer en eux la variété, la fantaisie, l'imprévu, l'invention? Quels progrès, quelles idées nouvelles peuvent sortir de générations uniformément façonnées par un enseignement lié à un programme invariable?

SAMSON

L'objection est forte, et je ne serais pas éloigné de me rendre à ton avis, si la guerre n'était pas au sein même de la société moderne. Violemment attaquée par une partie de ses membres, la société moderne éprouve le besoin de se défendre dans le présent et dans l'avenir. Pour le présent elle a les gendarmes, pour l'avenir elle a les instituteurs.

L'INTERNAT

Nourri d'études classiques, épris du génie des républiques de la Grèce, mon père poussait très loin le culte de la liberté, si loin que, professeur de l'Université il avait une véritable horreur de l'internat.

Le lycée, avec ses grands murs nus, ses fenêtres grillées,

ses vastes salles silencieuses, lui apparaissait comme une prison.

Son cœur de philosophe s'était empli d'une pitié immense pour les pauvres petits que la barbarie des parents enferme dans ce bagne. Quand nous avions fini de dîner, souvent il me prenait sur ses genoux, et me racontait la vie des élèves internés (il appuyait sur l'accent aigu). Il comparait leur sort au mien et me faisait promettre que mes fils, si j'en avais un jour, ne seraient jamais soumis à ce régime déprimant.

Mon père s'exaltait en parlant de ces choses.

« Eh quoi! disait-il, à l'âge où l'être humain, en plein développement, a besoin de mouvement, de gaieté, de grand air, d'affection, de conseils, on le condamne à l'immobilité, au silence; on le cloître dans l'atmosphère empoisonnée des classes et des dortoirs; l'arène de ses jeux, pendant la brève récréation, est une cour obscure, humide, étroite, d'où l'on ne peut regarder le ciel sans prendre un torticolis. Pour témoignage d'affection l'enfant a les coups de poing de ses camarades et les punitions de ses maîtres. Les conseils ne lui manquent pas, mais ils tombent rigides, inutiles, de la bouche sévère des professeurs, ou ils montent, goguenards et dépravants, des lèvres des compagnons de captivité. Pour l'interne l'horizon physique et l'horizon moral n'existent pas: les pensées sont étroites comme les cours.

« Pourtant, la vie est-elle si longue? N'est-ce donc rien que dix ans de prison dans une existence dont la moyenne est de trente-cinq ans? N'est-ce pas payer trop cher le peu qu'on apprend?

« Les années de jeunesse sont les années de joie: plus tard on a des soucis, des inquiétudes, des regrets. Est-il sage d'endeuiller le printemps de la vie?

« Dans cette longue séparation, les parents et les enfants deviennent étrangers les uns aux autres. Les enfants comprennent fort bien que c'est par économie, par goût

air, d'affection, de conseils, on le condamne à l'immobilité, prisonne.

« Les parents n'ont fait que le minimum de leur devoir; les enfants ne leur rendent que le minimum d'affection, de reconnaissance, de respect. Etonnez-vous ensuite que les fils aient hâte de se soustraire à une autorité qu'ils n'ont pas sentie tutélaire et dévouée. Etonnez-vous que par leur conduite ils fassent sans remords entrer les chagrins dans la maison paternelle? »

A la suite d'une de ces conversations — j'avais dix ans — j'écrivis la lettre suivante à l'empereur Napoléon:

« Monsieur le Sire et Majesté,

« De méchants hommes tiennent enfermés dans les lycées des milliers de petits enfants qui n'ont fait de mal à personne. On dit que vous êtes bon au fond. Vous ignorez sans doute le fait; j'ai cru devoir le porter à votre connaissance.

« Je suis de votre Sire et Majesté, etc., etc.

« THÉODULE BRANCHE. »

J'avais mis plusieurs etc. pour remplacer des formules de politesse dont l'étiquette m'échappait. Je montrai ma lettre à mon père; il en rit beaucoup. J'insistai pour qu'il la jetât à la poste. Je ne sais s'il le fit; je n'ai jamais reçu de réponse et l'internat n'a pas été supprimé.

L'ÉMULATION

Mon père aurait pu faire mon instruction à moindres frais, en me mettant comme externe au collège de Pontoise. Il préféra faire venir des professeurs à la maison, et il donnait de cette décision une raison que je tiens à rappeler parce qu'elle est caractéristique de son génie, et parce qu'elle éclaire d'une vive lueur le grave problème des rapports sociaux.

Au collège, disait-il, au lieu de travailler pour s'instruire, Théodule travaillera pour avoir de bonnes notes et de

bonnes places. Il ne cherchera plus en lui-même la récompense de son travail; il s'habituera à l'attendre d'autrui. La valeur d'un devoir écrit ou d'une leçon bien apprise ne dépendra plus de son application, mais de la bienveillance ou de la sévérité du professeur.

Ce que je hais surtout, ajoutait-il, dans l'enseignement en commun, c'est ce qu'on appelle l'émulation; c'est le classement brutal, cynique, qui enorgueillit et affole les uns de leur supériorité, qui décourage et humilie les autres avec leur infériorité.

L'instinct d'orgueil et de vanité qui pousse les êtres à primer leurs congénères n'est-il pas assez puissant, trop puissant au cœur des hommes? Faut-il le grandir encore?

Faut-il habituer les enfants à considérer la vie comme une arène de bataille, où l'on ne peut arriver à son but qu'en jouant des poings et des coudes, qu'en laissant derrière soi des camarades froissés ou meurtris?

Enseigner aux enfants qu'il faut être le plus fort, le plus adroit pour passer devant les autres, pour obtenir les succès et ce qu'on appelle la gloire, est-ce leur donner une idée sociable de la vie? Faire de la concurrence la base de leurs rapports enfantins, est-ce le moyen de verser en eux la haute notion de solidarité? Est-ce le moyen de les rendre meilleurs, plus généreux, plus altruistes? L'égoïsme a de profondes racines au cœur humain: faut-il le fortifier encore par l'éducation?

Et mon père pensait qu'ainsi posée, la question se résolvait d'elle-même.

L'AMOUR

Des mémoires ne sont pas des confessions. Je ne me suis pas imposé, comme Jean-Jacques, le devoir de pousser la véracité jusqu'à raconter par le menu les petites misères d'une nature humaine. Les mémoires d'un moraliste doivent être plutôt l'histoire de sa pensée que celle de son corps. Je ne dirai donc que le nécessaire. Je répugne d'ailleurs à poursuivre le succès en éveillant dans mes lecteurs

ou mes lectrices « l'animal qui sommeille ». Malgré le déguisement, on a certainement reconnu dans cette phrase le célèbre compagnon de Saint-Antoine, et puisque l'occasion s'en présente, je vais dire tout de suite ce que je pense là-dessus.

Pourquoi d'abord faire au cochon l'injure d'employer son nom comme un terme ignominieux et outrageant? Je n'ai pas remarqué que cet animal fût plus lascif qu'un autre, et, même à première vue, son embonpoint évoque plutôt l'idée d'involontaire continence sexuelle. Un bon coq n'est jamais gras, dit-on, et s'il faut un animal de comparaison aux amateurs des sports amoureux, le mari polygame des poules me paraît mieux choisi que le pacifique descendant du sanglier. Mais celui-ci n'a cure de ce qu'on dit et pense de lui, et ce qu'il me paraît urgent de combattre, c'est le discrédit que certains moralistes et les religions modernes s'efforcent de jeter sur l'amour et sur ses mignardises.

En passant dans le vocabulaire de la chrétienté, l'amour charnel a changé de nom et s'est appelé le péché. Déjà les Juifs l'avaient débaptisé, et la Bible l'appelait fornication.

Au nom de quel principe l'amour est-il mis au ban des sentiments humains et des plaisirs permis? Pourquoi l'accuse-t-on de mener dans les voies de la perdition ceux qui se hasardent à le suivre?

Pourquoi Origène s'est-il coupé ce qu'on est convenu d'appeler les oreilles, et pourquoi les Pères de l'Église désignent-ils la femme sous le nom aimable de Vase de Perdition? On répond que l'amour nous attache trop à la terre et nous fait oublier le ciel. Comment les docteurs savent-ils les vraies intentions du Dieu qu'ils invoquent? Ce Dieu ne nous a pas donné d'ailes pour gagner le Sidéral Paradis. Nous avons au contraire des jambes pour marcher sur notre humble planète, des bras pour y travailler, et le reste enfin pour qu'après nous d'autres y marchent, y travaillent et s'y reproduisent à leur tour. Les

intentions marquées de la Providence, s'il en est une, sont en faveur de l'amour. Pourquoi les interpréter en sens contraire? Pourquoi nous détourner des indications que donne notre propre nature?

Si l'amour est un péché aux yeux du Créateur, pourquoi a-t-il façonné des êtres de sexe différent? Pourquoi les a-t-il dotés d'organes s'ajustant si exactement les uns aux autres? Pourquoi a-t-il donné à ces organes des instincts si précis, qu'ils s'émeuvent sans votre volonté ou même contre elle? Pourquoi enfin a-t-il confié à ces organes — et à eux seuls — la conservation, la perpétuité de son œuvre?

L'amour est le péché, dites-vous? Sans le péché, la terre serait déserte, et vous ne seriez pas là pour honnir et détester l'acte sacré de la vie.

L'amour n'est pas un péché, puisque la Providence a qu'il fût la fonction de tous les êtres. Les fleurs elles-mêmes font l'amour, et qui sait si elles n'y trouvent pas des joies ignorées du botaniste.

Outre sa mission capitale, l'amour est le plus généreux, le plus altruiste des sentiments et des plaisirs.

Le luxe, le confortable, la table, le tabac, les arts, nous apportent des sensations personnelles; la pêche, la chasse, le jeu nous procurent des émotions cruelles, faites du malheur d'autrui. Le plaisir qui naît de tout cela s'enferme dans notre propre carcasse, et ne se partage pas.

Seul, l'amour est un plaisir altruiste, où notre propre joie se double de la joie d'autrui, et se confond avec elle.

L'amour est l'école de la bonté, de la générosité, du dévouement, c'est le don de soi-même. Et c'est un bonheur égalitaire. Il est à la portée de tous et de toutes, sans considération de fortune ou de rang social.

CONSIDÉRATIONS MORALES

Je ne prétends pas du reste qu'il faille faire l'amour à tort et à travers sans se préoccuper des conséquences. Certaines précautions sociales sont nécessaires, et pour

expliquer complètement ma pensée, je poserai en principe que l'amour est bon et légitime, tant qu'il procure à deux êtres la plus douce des jouissances sans nuire à personne. Faut-il éclairer la thèse par des exemples?

Voici un homme marié à une femme charmante, dont il a des enfants. Cet homme a le tempérament ardent. La femme est souvent malade; il a des maîtresses, mais, loin de s'en cacher, il se montre avec elles en voiture, au théâtre, au cabaret. En affichant ses amours adultères, il compromet la dignité de son ménage, il détruit la tranquillité de sa femme, qui apprendra sûrement ses fredaines; humiliée, froissée dans ses sentiments d'épouse et de mère, elle souffrira. La joie de cet homme fera couler ses pleurs: elle est immorale.

Examinons le cas d'un autre ménage. Le mari est quelconque. La femme est jolie, fine, intelligente, amoureuse. Jeune fille, elle a épousé celui que les calculs de ses parents lui ont présenté: elle est mal mariée; elle est liée à un être inférieur à elle, incapable de la comprendre et de lui donner les satisfactions de cœur et de corps auxquelles aspire toute créature. Divorcera-t-elle? Quel motif invoquer? Elle aime ses enfants. Faudra-t-il se séparer d'eux? Le mari est, après tout, un honnête homme qui travaille et assure l'avenir des siens. Ira-t-elle briser cette paisible situation? Provoquera-t-elle un scandale où sombrera une partie de l'estime et de l'affection qu'ont les enfants pour leurs parents? Renoncera-t-elle entièrement aux joies de l'amour? Sera-t-elle un Origène femelle? Elle essaiera sans doute: elle luttera, mais un jour la nature sera plus forte qu'elle. Elle rencontrera un homme séduisant; elle résistera d'abord, puis, les circonstances aidant, elle s'acheminera tout doucement vers la chute, et un beau jour — pour l'amant — son mari entrera sereinement dans la confrérie des fronts cornus.

Attachée à ses devoirs, cette femme cachera jalousement son bonheur: elle prendra les précautions utiles, fera les sa-

crifices nécessaires, et comme celui à qui elle s'est confiée est un homme d'honneur et de délicatesse, comme il l'aime véritablement, il sera aussi discret, aussi prudent qu'elle. Leur liaison restera ignorée de tous. Quelques bruits malveillants courront peut-être sur leur compte, car certaines gens ont un flair merveilleux pour ces sortes de découvertes, mais comme la conduite apparente des deux amants ne donnera pas prise à la médisance, ces bruits se tairont d'eux-mêmes. Le temps passera, l'amour aura fait deux heureux, et personne n'en aura souffert. Peut-être même le mari aura-t-il eu plus de chance au jeu ou dans ses affaires. Cette situation est profondément morale.

Théodule BRANCHE.



LA TRANSMISSION DE LA PENSÉE

En matière de transmission de la Pensée, nous pouvons exclure, dès le début toutes les représentations publiques, où l'on voit le médium annoncer le millésime d'une pièce d'argent, indiquer le numéro de fabrication d'une montre, etc.etc.

Il n'y a pas une de ces expériences qui ne soit simple « truc » de prestidigitation.

Il est vrai que quelques-uns de ces opérateurs exécutent des tours vraiment stupéfiants auxquels il est excusable de se laisser prendre ! Mais dissipons toute équivoque : Il n'y a là aucun lien quelconque avec la *telepathie*. Dans ces sortes d'opérations, tout consiste dans le rapport des paroles et de gestes de l'opérateur avec ceux du médium. Nous connaissons un certain *artiste* dont l'ingéniosité touche vraiment au surnaturel en pareille mystification. Son truc est simple et impénétrable. Il consiste à respirer d'une certaine manière, et les nuances qu'il y apporte sont le seul moyen de communication entre lui et son « médium ».

Un autre genre de fausse télépathie également pratiqué en public, consiste dans la devination de la pensée par « impulsion ». Ici, il ne s'agit pas d'un « truc » mais d'une méthode sérieuse et vraiment étonnante d'interpréter certains mouvements involontaires de la part du sujet.

L'opérateur prend une personne quelconque (pas un compère) parmi les spectateurs et il la prie de lui imposer une tâche, telle que de trouver un objet préalablement caché dans la salle, d'indiquer la page exacte à laquelle un livre a

été ouvert, ou de jouer au piano un air, pensé seulement par une personne de l'assistance.

Il est bien entendu que le « sujet » choisi parmi les spectateurs est toujours au courant de l'expérience proposée.

L'opérateur se fait bander les yeux et prend la main du sujet.

Après très peu d'hésitation, il se rendra à l'endroit juste où l'objet a été caché, il trouvera la page exacte du livre, et il jouera ou chantera : (certes sans interprétation artistique l'air désiré par le spectateur.

Cet effet étonnant, comment se produit-il ?

L'explication est très simple. Tout consiste, comme nous l'avons dit, dans des mouvements involontaires du « sujet ».

Mettons qu'il s'agisse de trouver un objet caché. L'opérateur rentre dans la salle dès qu'il est appelé, il se fait bander les yeux et il prend la main de son sujet. Pendant quelques instants, il se tient parfaitement immobile, ensuite il fait un mouvement presque imperceptible dans une direction quelconque.

Si le chemin qu'il se propose de prendre est le bon, il ne sent aucune résistance de la part de son guide ; peut-être, même, un mouvement instinctif de celui-ci le tirera-t-il en avant tellement léger, qu'il n'est perceptible que pour la personne bien entraînée et qui sait se tenir parfaitement passive. Si la direction est fausse, le sujet résiste, on le *tire* au contraire sans le vouloir vers l'endroit de la cachette..

Ces mouvements, ou « impulsions », sont totalement ignorés par le sujet même, et varient naturellement chez différentes personnes. Les meilleurs sujets pour ces expériences, sont, pour cette raison, des personnes impulsives, et susceptibles d'agir sans raisonnement.

Un opérateur habile et expérimenté saura cependant réussir aussi avec des personnes froides, et même avec celles qui, tout en se prêtant à l'expérience, ont le secret désir de la voir échouer.

La façon de procéder est naturellement toujours analo-

gue à celle que nous venons de donner, qu'elle que soit la tâche imposée.

La seule et unique transmission de pensée qui s'opère sans aucune influence extérieure est excessivement rare et bien trop incertaine pour être produite en public.

Il n'y a, je crois, que peu de personnes qui n'aient jamais subi un cas de télépathie involontaire, tel que de rencontrer un ancien ami auquel elles venaient de penser, ou quelque « coïncidence » similaire (1).

Pour mon compte personnel, j'ai obtenu des résultats étonnants et très intéressants, bien qu'assez incertains, avec un sujet en état hypnotique.

Je l'endors, et dès production de l'état somnambulique, je lui dis : Je pense en ce moment à un objet qui se trouve dans cette pièce : quel est cet objet ?...

En même temps, je concentre mon esprit sur cet objet, et quatre à cinq fois sur six, mon sujet me nomme exactement l'article auquel j'ai pensé.

Quand, encouragé par ce succès, je pense au titre d'un livre ou à autre chose, plus difficile, les réponses deviennent de moins en moins exactes.

Je note, toutefois, une grande augmentation dans la proportion des réponses justes depuis le début de mes expériences.

Si nous nous rendons compte du fait qu'une personne en état d hypnose est, par nécessité, beaucoup plus sensible qu'elle ne le serait dans l'état de veille, il me semble que nous avons définitivement prouvé que la vraie transmission de la pensée est, pour le présent du moins, un phénomène rare, et incertain, bien qu'intéressant.

Ce que mes expériences m'ont appris en plus de cela, cependant, c'est que telle transmission est théoriquement pos-

(1) L'éditeur serait reconnaissant à tout lecteur qui pourrait lui signaler de telles expériences.

sible, et que les résultats devraient certainement nous encourager à persévérer.

Il n'y a que peu d'années on se serait moqué de l'homme qui aurait prétendu pouvoir envoyer des télégrammes sans fil, à l'aide de l'électricité. Nous ne savons pas ce qu'est l'électricité, nous ne connaissons pas davantage l'exacte possibilité de nos forces psychiques. Dans ces circonstances, il me semble, il n'y a qu'une chose à faire ! Etudions et expérimentons.

HORACE PORTLAND.



L'ATTITUDE MENTALE

Des milliers d'hommes se demandent chaque jour : pourquoi n'ai-je pas la même chance que celui-ci ou celui-là ?

Ils ignorent que la raison réside en eux-mêmes, et uniquement en leur attitude mentale !...

Notre plus grand ennemi, le plus grave obstacle qui nous barre la route du succès : c'est la peur.

Quand je dis peur, je ne parle guère du manque de courage physique, mais uniquement de cette fausse attitude mentale qui donne naissance à toutes nos pensées d'hésitation, de doute, et qui fait notre défaut de décision.

Comment voulez-vous réussir si vous n'avez pas l'audace nécessaire pour vous entraîner vous-même et surmonter difficultés et obstacles.

Comment faire face aux situations complexes de l'existence si les petits ennuis de la vie ordinaire vous désemparent et vous laissent sans espoir ?

Notre succès ou notre échec, n'est que la conséquence naturelle de notre manière d'envisager les difficultés.

Pensez en « noir », soyez imprégné d'idées déprimantes, d'appréhension de fatalisme, avant l'exécution de n'importe quel projet un peu hasardeux, et aussi sûrement que le Soleil se lèvera demain, vous échouerez.

Voulez-vous devenir un vrai pessimiste ?

Rien de plus simple. Imaginez le monde tel qu'il devrait être au lieu de ce qu'il est réellement.

Critiquez les autres au lieu de vous occuper de vous-

même et de vos affaires. Jugez toute chose selon les opinions conventionnelles, au lieu de les raisonner.

Marquez sur votre calendrier tous les jours de pluie en omettant de signaler ceux où il fait beau ; lisez chaque jour, dans votre journal, la publication des faillites, la nécrologie, les faits divers scandaleux, le récit de toutes les misères d'ici-bas.

N'oubliez jamais de résumer chaque soir, avant de vous coucher, tout ce que vous désirez vainement, au lieu d'apprécier tout ce que vous possédez.

Suivez ce régime consciencieusement pendant un mois, je vous garantis que vous deviendrez un parfait pessimiste.

Mais j'ose espérer qu'il n'y a personne parmi mes lecteurs qui ait envie de tenter cette expérience.

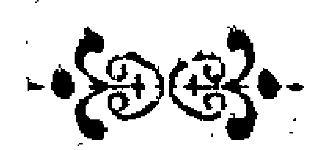
Non, non, tout au contraire :

Tachons de voir les choses en « rose » plutôt qu'en « noir ». N'ignorons rien de ce qui est beau, de ce qui est bon qui soit à notre portée et usons-en s'il est en notre pouvoir de le faire. Nous sommes trop égoïstes pour ne pas apprécier la vie, quand il nous est si facile d'être heureux.

Ecartons l'habitude de nous considérer comme peu privilégié, endiguons les pensées préconçues qui nous hantent parfois ; trêve au doute, à la crainte, à la pusillanimité !

Nous n'avons qu'à mettre la même énergie que nous apportions jadis à cultiver notre fausse attitude mentale à développer des sentiments de courage, de certitude, et de bonheur, dans l'effort de rénovation de nos sentiments, pour acquérir sérénité d'esprit, courage, force de résistance intellectuelle et même, en quelque sorte physique, en peu de temps, et nous acheminer vers le Succès. Car aucune de nos volontés ne se perd, et *vouloir*, c'est *pouvoir*.

C. R. SADLER.



UN NOVICE

PREMIÈRE PARTIE

I

Le repas touchait à sa fin.

Manette avait apporté le café, et débarrassait la table, maintenant. Elle allait, venait de son pas menu. Dans le silence, on entendait ses savates traîner sur le plancher, le bruissement de l'argenterie, l'entrechoquement discret des verres. A peine, de loin en loin, les convives échangeaient-ils de rares paroles, avec de ces regards indécis qui n'osent se poser comme par crainte des larmes.

Autour de la table, la famille était pour la dernière fois au complet : le père, le commandant Bornier, une tête énergique d'ancien soldat ; — la mère, auprès, fine, charmante encore, ses cheveux très-noirs bien lissés sur un front mat ; — Jean, entre ses petites sœurs jumelles, Suzanne et Angélique, si blondes, si semblables, avec leurs prunelles bleues toutes pareilles, le même teint d'une blancheur transparente à peine rosée. Puis, c'était, dans son fauteuil de paralytique, la tante Aurélie, vieillie de dix ans ce jour-là. Pensez donc ! n'était-il pas son enfant, bien plus qu'à eux tous, ce Jean qui, tantôt allait partir !

Et elle le revoyait, bambin de sept ans, si docile dans son joli vêtement de garçonnet, un gros nœud rouge sous le col rabattu de sa chemise, son béret bleu posé gentiment sur ses cheveux clairs, lorsque le commandant le lui avait amené un matin : « Tiens, ma sœur, nous te le confions, ce sera ton fils ! »

Oui, son fils !...

Il y avait quinze ans de cela!

Le reverrait-elle jamais?... Maintenant qu'on le séparait d'elle, elle sentait plus son âge; il lui semblait que, tout de suite, elle allait toucher au terme de sa vie.

Jean était un garçon de vingt-trois ans, aux regards tièdes et irrésolus. Après un stage de quatre années dans l'étude de son cousin Motheret, le notaire de la Ville-Basse, il venait de passer ses premiers examens de Droit à la Faculté de Lyon. Une grande timidité le gardait adolescent encore. Son père, désespérant d'en faire jamais un homme, s'était décidé à l'envoyer à Paris. Il comptait sur la vie indépendante d'étudiant pour dégourdir le garçon, comme il disait, façonner son caractère, lui donner une virilité morale qui, jusque-là, lui faisait totalement défaut.

Et dans cette fin mélancolique de repas, parmi les indications dernières cent fois répétées depuis la veille, M. Bornier crut devoir dire encore :

— Ainsi, c'est bien compris, en arrivant, tu te fais conduire à l'hôtel de Niort, rue d'Assas. J'en ai connu le propriétaire autrefois, il est de nos pays. C'est un brave homme qui prendra soin de toi... et nous serons rassurés de vous savoir là, « Mademoiselle. »

Jean sourit : « Mademoiselle », c'était le surnom dont on l'avait baptisé au collège; il ignorait que son père le connût.

— Qui t'a dit, interrogea-t-il, rougissant déjà ?

— Est-ce que je ne sais pas tout?... Ah! grande fille! si seulement tu voulais être un peu plus brave, un peu moins sage, vivre enfin de la vie des jeunes gens de ton âge?... Je sais bien, quand on est enfant, c'est très gentil la modestie, les petites manières, ça plait à la maman qui les encourage, fière d'avoir un fils aussi docile. Mais on grandit, il faut apprendre à devenir un homme...

Madame Bornier, sentant sans doute que cette conversation tournait en morale l'interrompit :

— « Allons, Jean, » il est temps de fermer ta malle,

l'heure passe, tu sais combien on est ahuri au dernier moment. »

Elle avait fait descendre la malle pour qu'on n'eût pas à se séparer avant l'instant de l'adieu. Elle expliqua au jeune homme qui s'était approché :

— Vois-tu, j'ai tout placé par douzaines : les mouchoirs et le linge de toilette dans le second casier, dans le compartiment du dessus, les chemises. — Tu n'auras qu'à prendre tes affaires et à les ranger telles quelles dans ton armoire. — Pour garnir les coins, les chaussettes ; celles d'été, ici ; les grosses, de laine, que je t'ai tricotées, au fond, avec les flanelles et les vêtements...

Puis, avec un regret, elle ajouta :

— Pauvre linge ! Dans quel état elles vont le mettre, les blanchisseuses de Paris !... Rien ne vaut nos bonnes lessives de campagne.

Alors, comme la maman laissait retomber le couvercle de la malle, la tante Aurélie voulut s'occuper du jeune homme, lui dire quelques mots aussi.

Et de sa voix qui tremblait :

— Ecoute, mon Jean, aie bien soin de placer au-dessous des autres, les chemises qui, chaque semaine, te reviendront du blanchissage. Ce ne sont pas toujours les mêmes qui doivent servir. Rien n'use le linge comme ces lavages continuels...

Le soleil filtrait en traînées blondes entre les rideaux de la fenêtre et s'en venait se jouer sur les murs de la salle que quelques faïences décoraient. Sur la cheminée, une petite Vierge de plâtre au manteau de ciel, les regards béats, les mains jointes en une éternelle prière, les pieds fleuris de roses mousseuses, souriait doucement de ses lèvres peintes.

Du côté du midi, le jardin devait étaler ses plates-bandes et ses gazons, allonger ses allées étroites bordées de buis, qu'ombragent des pommiers trapus chargés de fruits.

On devinait cela ; ce devait être.

Au fond, derrière, sans doute, un buisson de framboi-

siers, s'étendait le potager plantureux; et quelque part, la tonnelle, sous laquelle on se réunissait par les beaux soirs d'été, montrait la carcasse de ses arceaux déjà sans feuilles, presques nus, que septembre dépouillait.

La fenêtre opposée, restée ouverte, donnait sur le boulevard du Tour-de-Ville.

On apercevait la route très large, les promenades avec l'alignement de charmes et de marronniers séculaires qui les baignaient de fraîcheur.

Alors, toutes les voix s'étant tues, on entendit sur cette route un bruit de ferraille et de harnais secoués, le vacarme d'une de ces lourdes pataches vermoulues qui sont les omnibus de campagne. Elle s'arrêta devant la maison et Manette annonça :

— C'est la voiture pour les bagages...

— Déjà!

Derrière la bonne, dans l'entrebaillement de la porte, la face rougeaude et réjouie du conducteur se montra...

— Excusez, Monsieur, Madame et la compagnie. Bien le bonjour, mon commandant.

— Bonjour, Gariot, dit celui-ci, et entrez. Nous ne sommes pas prêts encore ; vous nous attendrez bien quelques instants, n'est-ce pas?... Un petit verre de marc, pour vous faire patienter?

— Volontiers, fit l'homme, d'autant que nous sommes grandement en avance sur l'heure du train. Mais, pas vrai? je me suis dit : Vaut mieux arriver trop tôt que trop tard...

Et tandis que Manette le servait :

— C'est-il vrai que vous nous quittez, M. Jean?

— Mon Dieu, oui, Gariot.

— C'est donc à Paris que vous allez être notaire?

Jean sourit doucement :

— Oh! attendez!... on ne va pas si vite en besogne! comme vous y allez, vous!... J'ai encore deux examens à dépêcher... Après quoi, nous verrons.

— Après quoi, vous nous reviendrez. On n'abandonne

pas comme çà le pays, n'est-ce pas? Vous vous chercherez, par ici, une petite étude bien tranquille, bien sûre, d'un bon rapport...

Cependant, il restait étonné de ce départ, et le commandant dût lui expliquer :

— Voyez-vous, il faut qu'un garçon voyage un peu, qu'il apprenne à se diriger seul, à avoir de l'initiative...

— Oui, bien sûr, fit sentencieusement le conducteur, faut que jeunesse se passe. Sans ça, quand l'âge vient, on a des retours...

(A suivre.)

ALEXIS NOEL.



PAGES DE L'ÉDITEUR

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur deux petits ouvrages qui ne sauront manquer d'être d'une grande valeur pour eux.

Le premier est « Succès et Bonheur » par notre collaborateur C. R. Sadler. La publication de ce livre nous a coûté des efforts exceptionnels, et cela, parce que nous étions déterminés à le publier à prix modéré. L'ouvrage est en vente à nos bureaux à 3 fr. 50. envoi franco contre mandat de 4 fr. ou contre remboursement de 4 fr. 50.

Il n'est pas facile de produire un livre de psychologie à prix modéré, cela est même complètement impossible à moins que le nombre d'acheteurs soit considérable. C'est donc à vous, chers lecteurs et lectrices des Forces Mentales, que nous nous adressons pour nous récupérer de nos sacrifices.

Nous avons la ferme intention de rendre les bienfaits de la psychologie accessibles à tout le monde, en continuant ces publications à prix modique, si votre bienveillance seconde, comme nous l'espérons, nos efforts. M. Sadler nous prie de vous dire, (pour éviter tout désappointement) qu'étant étranger, il ne saurait écrire comme un français. Vous ne trouverez pas, en effet, dans son livre, les tournures de phrases d'un écrivain de notre pays, mais vous y trouverez certainement beaucoup d'instruction et d'informations. Nous sommes sûrs que vous n'aurez qu'à vous féliciter de cet achat.

***

Le deuxième ouvrage est la petite « Méthode pratique d'Hypnotisme » du professeur Lapôtre. Ce petit opuscule (car il ne renferme que peu de pages nous a étonné.

Nous connaissons tous le genre habituel des publications d'hypnotisme, à prix modeste, qui ne contient qu'un compte

rendu historique, rien de plus. Mais ici, nous avons un ouvrage qui a de la valeur ; il dit exactement ce qu'il faut faire, et il le dit clairement et en peu de mots.

Prix de la méthode : 2 fr. 50 net.

Envoi contre mandat de 2 fr. 75 ou remboursement de 3 francs.

⁂

L'auteur de ce petit livre donnera une séance (sous nos auspices) le mardi 12 mars, à 9 heures du soir. La conférence sera entièrement privée, ceux de nos lecteurs qui désirent y assister voudront bien adresser leur demande de billets au Directeur des B. E. Psych. *dès maintenant.*

Prix des places : 3 fr., 2 fr. et 1 franc.

PETITE CORRESPONDANCE

Parmi nos lettres de ce matin nous en avons trouvé une qui est un exemple typique de la fausse idée que beaucoup de personnes se font des devoirs d'un Editeur.

M. C. me décrit ses déceptions sentimentales et me demande mon conseil. Je regrette infiniment de désappointer *M. C.*; mais je ne saurais accepter la responsabilité de répondre. Je suis toujours prêt à renseigner sur n'importe quelle question de psychologie, je suis prêt aussi à donner mon opinion sur tout sujet matériel, mais ici, mon correspondant me demande : suivant tel ou tel cas, dois-je épouser cette jeune fille ou non ? J'ai toujours dit que chacun est responsable de sa vie, et autant que je regrette de désappointer un abonné, je ne saurais vraiment accepter la responsabilité des actions (et quelle action !) d'un autre.

Nancy. — Cela n'existe qu'en anglais.

Courant Mental. — C'est décrit dans le « Magnétisme Personnel ».

V. H. — De tels ouvrages sont en vente partout ; allez voir votre Libraire.

G. L. Marseille. — Merci de votre lettre. C'est très intéressant. Faites-moi savoir le résultat des prochaines expériences.

OUVRAGES RECOMMANDÉS

La Transmissibilité des Caractères acquis	5 »
La Définition de la Philosophie, par Naville	5 »
Les Mensonges du Caractère, par Paulhan	5 »
Destinée de l'Homme, par Piat	5 »
La Personne Humaine, par Piat.	7 50

Le Gérant : Alexis Noel

Paris. — Typ. A. NOEL et CHALVON, 29, rue N.-D.-de-Nazareth. — 5067-2-07